

Seigneurs de la danse

[extrait de *Confections*]

Dickens commence son célèbre *Conte de Noël* en insistant sur le fait que le vieux Marley est mort. Bel et bien mort. Sinon, explique-t-il, l'histoire de spectres qu'il s'apprête à raconter n'aura pas plus d'intérêt que l'apparition du père de Hamlet sur les remparts d'Elseleur si l'on ne sait pas que celui-ci a été perfidement occis par son frère Claudius. Je dois pour ma part, au seuil de cette confiance, et sous peine qu'on n'en apprécie pas l'ironie, avouer que j'ai toujours été un extrêmement piètre danseur; les rares fois où j'ai dû me résoudre à cet exercice de déhanchements simiesque¹, j'ai eu tendance à le pratiquer avec la grâce d'un fer à repasser. Pour mon bal de fin d'études, j'ai été obligé, gêné, de demander à l'une de mes tantes, adepte de la «danse sociale», de m'apprendre quelques rudiments de cha-cha et quelques balbutiements de twist — la valse, j'avais à peu près compris par moi-même — pour ne pas avoir l'air trop fou le soir venu. Il me semble que je parvins à peu près à sauver la face — et les escarpins de ma cavalière. Que ma chère tante Françoise en soit à jamais bénie.

Bien des éons plus tard, au début des années 2000, un ami à moi (du genre que, quand on en a des comme ça, on n'a pas vraiment besoin d'ennemis) travaillait à l'Agora de la danse, une institution montréalaise vouée à la présentation de spectacles de danse contemporaine. Il y était responsable des programmes de sensibilisation des jeunes à cette discipline encore mal connue ainsi que d'autres «projets spéciaux». Depuis quelques années, le «Mondial des littératures», organisé par l'UNEQ, l'Union des écrivains et des écrivaines du Québec, avait entrepris de jumeler ses éditions annuelles avec d'autres formes artistiques: musique, théâtre, etc. Cette année-là, c'était la danse, et mon ami avait reçu le mandat de concocter une formule à cet égard. Il avait ainsi élaboré un projet génialement diabolique — «Oser le corps» — qui consistait à apparier trois danseurs professionnels et trois écrivains, en vue de la production de trois chorégraphies d'une vingtaine de minutes chacune, alliant danse et mots. Mais attention: selon la formule qu'avait machiavéliquement imaginée Sylvain, la conception et la direction de la chorégraphie étaient confiées à l'écrivain, et non pas au danseur professionnel, lequel devait ainsi se livrer corps et âme aux élucubrations d'un pousseux de crayon. Sylvain me fixa: «Tu me vois venir?» Comme vous, lecteurs, j'eus bien peur que oui. Moins flegmatique que Peter Graves au début de *Mission impossible*, j'acceptai néanmoins le contrat avec autant d'appréhension que d'excitation. Nous aurions plus ou moins un mois pour le mettre en œuvre.

Je ne sus pas d'emblée si je devais interpréter comme une grâce ou comme une malédiction le fait que l'on m'ait pour ainsi dire mis entre les mains l'un des deux ou trois meilleurs professionnels québécois — et canadiens, *as well* — de la danse contemporaine. Notre collaboration s'amorça autour d'une prudente conversation dans un boui-boui aujourd'hui disparu de la rue Saint-Denis. Au départ terrifié à l'idée de tomber sur une sorte de Nijinski snob, capricieux, suffisant et tyrannique, je me rendis vite compte que j'étais au contraire tombé sur quelqu'un d'une extrême gentillesse et d'une remarquable qualité d'écoute ainsi que d'une immense et émouvante modestie, comme seuls en font souvent preuve ceux qui auraient toutes les raisons du monde de s'en dispenser. Au faite d'une remarquable carrière, fort d'une très enviable réputation *from coast to coast*, Marc avait lui aussi accepté l'aventure en espérant bien s'y amuser. Comme eût dit Malherbe, nous étions en *business*.

¹ Honni soit qui mal y pense: je ne parle pas de la danse mais de moi dansant!

Lors de notre première séance de travail dans la salle de répétition, mon nouveau partenaire proposa de me faire voir un certain nombre de mouvements et de gestuelles de son répertoire; je compris qu'il s'agissait là, en quelque sorte, des mots d'un lexique avec lesquels un danseur peut construire des phrases. Je m'endormis, ce soir-là, déjà moins ignorant. Marc venait de m'indiquer les rudiments de sa langue et, plus précisément encore, les singularités de son accent. Il me fallait, moi, me mettre à écrire les phrases.

Je m'intéressais depuis quelques années au genre littéraire du haïku [*], petits poèmes d'inspiration japonaise et de forme très codée. J'optai assez spontanément pour ce genre littéraire épuré et concis, peu verbeux. Instinctivement, je voulais éviter de noyer la danse dans trop de texte. «Oser le corps», insistait le titre du spectacle — pas l'avalanche des mots. Ma déformation professionnelle de religiologue [*] m'inspira assez rapidement une sorte de thématique générale: la danse dans diverses traditions religieuses et mythologiques. L'idée était relativement simple; avec Marc, je n'avais plus qu'à la *mettre en danse*.

À tout seigneur tout honneur, je commençai par celui qui donna d'ailleurs son nom à l'ensemble de la chorégraphie: Shiva, sous son titre de Nataraja, «seigneur de la danse» dans l'hindouisme, créateur des mondes par sa chorégraphie cosmique:

Shiva nataraj',
seigneur de la danse, danse
et le monde existe

Je demandai à Marc de m'esquisser quelques mouvements en essayant d'avoir l'air de posséder trois paires de bras. Je pense qu'il sourit. En tout cas, il les eut. En fait, je lui aurais demandé d'être un mille pattes, je suis sûr qu'il le serait devenu de manière tout aussi convaincante.

Il y a généralement de la musique dans les spectacles de danse. Je m'employai à écumer ma discothèque en quête de trames sonores utilisables. Je suis reconnaissant à Marc d'avoir légèrement levé un sourcil devant quelques-unes de mes suggestions. Heureusement, il m'évita le *faux pas*² de lui faire créer le monde sur un air de Ravi Shankar. M'étant rendu compte que la technologie moyenâgeuse des cassettes audio ne me serait pas d'un très grand secours, je dus également apprendre à maîtriser, sur le tas, quelques logiciels squattés sur le net et permettant d'éditer des segments de CD, d'en raccourcir ou d'en raccorder certains passages, avec ou sans *phasing out*, d'en enchaîner d'autres, le tout avec l'obsessivité d'un DJ techno.

Je ne me souviens plus si Marc connaissait déjà Zorba mais là encore, ce qu'il me proposa comme amorce du mouvement me convainquit sans réserve. Je suis persuadé que même Anthony Quinn en eût été ravi. Et l'éclairagiste avait particulièrement réussi les nuances orangées d'un coucher de soleil sur Héraklion.

tel Dionysos
enivrant Zorba d'amour
et de sirtaki

Je dus négocier un peu le texte de la troisième séquence, inspirée d'un récent voyage au Brésil [*], pays des dieux afro-américains et de la nuit *candomblé*:

nuits de Bahia,
quand Xango revient hanter
la transe des nègres

² En anglais dans le texte.

Marc tiquait un peu sur le «nègre», devenu suspect aux yeux du vertuisme de notre temps. Je réussis à le conserver en suggérant une importante nuance avec le méprisant «nigger» états-unien et en invoquant aussi bien Aimé Césaire que Léopold Sedar Senghor, poètes d'une «négritude» fièrement revendiquée. Ce bougre de Xango me fit en revanche travailler comme un... euh... comme une minorité visible. J'avais souhaité varier les formes de supports des haïkus retenus: parfois enregistrés, parfois lus directement sur scène — par moi-même en petit caméo *live* —, parfois projetés sur grand écran. Cette fois, les trois lignes du poème seraient écrites à la main, à l'encre de Chine, en lettres de 25 cm de haut, sur un rectangle de papier de la taille d'une feuille de *gyproc*. Marc allait y exécuter la danse de la nuit brésilienne, avant de chiffonner allègrement la feuille de papier pour enchaîner le tableau suivant, s'y entortillant lui-même comme dans le grotesque pagne d'une divinité tout droit sortie du songe d'une autre nuit d'été:

la forêt bruissait
de fées, d'elfes et de faunes;
Puck parlait à Pan

Je dus donc évidemment recalligraphier le texte à plusieurs reprises, à quatre pattes sur le plancher de mon salon, mes chattes, perplexes, se demandant ce qui se passait. Mais ça avait vraiment valu le coup. Marc, en un mouvement difficile à décrire, y créait pendant trois minutes un lent et lancinant mouvement où, sans que ses membres quittent jamais totalement le sol, il se contorsionnait lentement, son corps brillant de sueur sous les projecteurs, jusqu'à ce qu'il se libère pour ainsi dire de la gangue de l'esclavage, des chaînes de la nuit. Marc, l'espace d'un haïku de papier, était devenu, comme disent les adeptes du *candomblé*, la «monture» de Xango.

Nous prîmes beaucoup de plaisir aux pitreries de Puck dans sa *Huggies* de papier, lascif et déchaîné comme un électron libre, petit intermède burlesque au milieu d'un spectacle par ailleurs plutôt grave. Je regrette juste un peu que les moyens techniques à ma disposition n'aient pas permis de reproduire, sous forme de colonnes lumineuses, au moyen d'un dispositif fumigène, la forêt d'une envoûtante nuit d'été. Mine de rien, je commençais à devenir ambitieux.

Puis Puck quitta la salle de manière aussi abrupte qu'il y était arrivé, sur un air de flûte de roseau telle qu'en utilisent les derviches de Konya, en Turquie, dans la transe de leurs hiératiques chorégraphies.

ivres de vertige
jusqu'à brouiller la frontière
entre l'homme et Dieu

Là encore, je tentai de partager avec «mon» danseur ce que j'avais moi-même appris au fin fond de l'Anatolie: les derviches appartiennent à la mouvance soufie de l'islam, largement centrée sur l'effusion du cœur et un amour fou de Dieu; la transe induite par leur danse vise à entrer en communion intime avec Lui — non sans analogie, d'ailleurs, avec celle des nuits et des dieux de Bahia. Dans les gestes de leurs bras, les derviches ramènent symboliquement le ciel vers la terre, en une sorte de spirale dont Marc comprit l'émouvante efficacité et qu'il traduisit à travers l'idiome de son propre corps. Il me demanda seulement de raccourcir un peu l'air de flûte. Il avait raison. Terpsichore, muse de la danse, n'a pas toujours besoin d'Euterpe, sa collègue de la musique: elle produit elle-même la sienne.

Le haïku suivant n'était ni jojo ni de tout repos:

Auschwitz, Kosovo,
danse macabre, nuits rauques,
chair crucifiée

Marc est un danseur très «physique», pour le dire à la manière de Jane Fonda; sa prestation sur ce haïku relevait tout à la fois des délires de Jérôme Bosch, du spasme des fusillés de Goya et des horreurs de Guernica. C'était puissamment et terriblement beau. Il me fit comprendre qu'après ça, il aurait vraisemblablement besoin d'un petit *break*. J'imaginai alors la projection d'une série de haïkus sous le titre général de *Raves* — c'était dans le *Zeitgeist* du début du millénaire; et, à défaut d'en être un chaud participant moi-même, j'avais au moins co-dirigé un numéro de *Religiologiques* sur le thème des *technoritualités*. Pendant qu'à l'écran défilaient, toujours sous forme de haïkus, de «raves» de toute sorte — des gymnopédies spartiates au tamtam du Mont-Royal, et de la chasse-galerie à Ziggy Stardust —, le danseur, lui *chillait* sur le dos, au pied de l'écran. Seule sa cage thoracique montait et descendait, comme un soufflet de forge, comme le corps d'un athlète saisi d'une crampe avant de retourner au front. Même en récupérant, Marc dansait.

Je fus tenté de clore le spectacle sur la sonnerie d'alerte du Nokia que j'avais à l'époque. Les parages de la danse contemporaine nous inspirent parfois de discutables idées. j'optai plus classiquement pour une très belle «Prière» tirée de la *Jewish Life* d'Ernst Bloch afin d'introduire le dernier haïku:

debout devant l'arche,
cher au cœur de Dieu, David
lui aussi dansait

Marc aussi, ce jour-là, dut être très cher au cœur de Dieu — en tout cas de celui auquel Nietzsche avouait qu'il aurait pu croire croire: un Dieu qui saurait danser.

Nous eûmes droit, dans *Le Devoir* du lendemain, à un paragraphe fort agréablement flatteur de la part de la critique en titre. Voici, me dis-je par-devers moi, l'un des avantages de partager la vedette avec une star du métier. Il y eut deux représentations, et nous refîmes même le spectacle l'année suivante, à l'invitation de l'Agora, pour une soirée spéciale à l'occasion de son dixième anniversaire. La gloire, bref, à peu de choses près — comme un quart d'heure d'Andy Warhol.

Cela dit, je suis toujours un aussi exécrationnel danseur.